LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

Gérard, sombre, gardait le silence. Il souffrait. Il aimait Robert dont la droite nature l'avait séduit. Et il prévoyait le désespoir qu'il allait lui causer.

—Robert, lui dit-il tout bas, il faut que je te parle.

—Tout de suite, fit le jeune homme, un peu surpris.

Gérard l'entraîna dans son cabinet, mais il eut courage de se retourner vers sa sœur et de lui sourire en disant :

—Je te le prends pour quelques minutes. Tout à l'heure, je te le ramènerai.

Hélas ! reviendrait-il jamais, Robert, après ce qu'il allait entendre ?

Lorsque le docteur se fut enfermé avec Robert, il lui dit :

—Mon cher ami, si ton père n'était pas mort, il t'aurait mis au courant d'une situation délicate qu'il venait d'apprendre et que tu ignores encore.

—De quoi parles-tu ?

—Cette situation, tu vas la connaître. Pardonne-moi si je te parais ému... jamais, en effet, je ne le fus autant et n'eus plus de raisons de l'être, car jamais je n'ai craint autant pour ceux que j'aime...

—Tu m'effrayes, cher ami... et j'ai hâte de savoir...

—C'est une longue histoire que j'ai à te dire, longue et cruelle...

Ecoute-moi jusqu'au bout sans m'interrompre.

Robert, inquiet, regardait fixement le médecin. Il était surpris de ses hésitations et de la gravité de sa voix.

—Tu ne t'es jamais informé du père de Modeste ? dit Gérard.

—A quoi bon ? C'est elle que j'épouse... Je comprends la réticence de tes paroles. Et je puis t'épargner des confidences inutiles. Je m'attends à tout ce que tu vas me dire... Tu ne connais pas ton père, Modeste non plus. Qu'est-ce que cela me fait ? Je vois à votre profonde affection, à votre respect infini, que votre mère est une honnête et noble femme.

Je ne demande pas à être renseigné sur son passé...

—Il le faut cependant.

—A quoi bon, encore une fois ? te dis-je.

—Il le faut, le père de Modeste existe.

—Eh bien ?...

—Il a même des droits sacrés sur sa fille...

—Il l'a reconnue ?

—Mieux que cela. Ma mère est mariée. Modeste est légitime...

—Eh ! voilà qui va au-devant de toutes les objections... Je devine ce qui s'est passé. Ta mère a été malheureuse en ménage... elle a dû se séparer de son mari... pour vivre seule, pour reconquérir sa liberté. Mon père qui, depuis plus de vingt ans, connaissait ta mère, l'avait vue à l'œuvre et ne tarrissait pas d'éloges sur elle... Et le mari est un gremlin peut-être ?... Il est certain que la nouvelle n'est pas réjouissante, mais tu vois comme je la prends, en somme... J'aime Modeste et ne puis faire retomber sur elle une faute qu'elle n'a point commise, qu'elle ignore peut-être... Allons, si c'est bien ce que j'ai deviné, dis vite, et n'en parlons plus...

—Ce n'est pas cela.

—Ah ! quoi donc, alors, c'est plus grave ?

—Beaucoup plus grave.

—Le père est déshonoré ?... Ce n'est pas encore une raison pour que je n'épouse pas Modeste. En m'épousant elle prend mon nom, et c'est une nouvelle vie qui commence sous ce nouveau nom.

—Que tu es bon, cher Robert, et comme ma sœur a raison de t'aimer !...

Et comme tu le mérites, cher ami !... Non, le père n'est pas déshonoré... Il ne peut pas l'être... Ecoute. Voici comment se fit le mariage de ma mère.

Et il lui raconta de point en point tout ce que nos lecteurs connaissent, tout ce que Marceline lui avait dit quelques jours auparavant.

Mais il le lui raconta pour être plus libre, sans lui citer aucun nom, ni celui du comte de Montescourt, ni celui de Daguerre de Morienval, ni celui de l'homme qui avait épousé sa mère, de Beaufort.

Robert l'avait écouté attentivement jusqu'au bout, sans l'interrompre une seule fois.

Lorsque Gérard eut terminé, il lui dit :

—C'est tout ce que tu as à me dire ?

—C'est tout.

—Veux-tu mon appréciation, maintenant ? Ta mère reste digne de ton amour. Et ce qui le prouve, c'est la vie de sainte qu'elle a menée,—mon père en a été témoin. Ce qui le prouve aussi, c'est la façon dont elle a élevé ses enfants.—Seulement, tu ne m'as nommé ni le père de Modeste, ni ton père, Gérard. Ton père, je ne tiens pas à le connaître, mais celui de Modeste... quel est-il ?

Gérard baissa la tête. Le moment fatal approchait.

—Tu as le droit de le savoir... je n'ai pas celui de te le cacher.

—Alors ?...

—Le mari de Marceline Langon... le père de Modeste...

—C'est ?... Est-ce donc si difficile à dire !

—C'est Pierre Beaufort !

—L'assassin de mon père ! Lui ! lui ! Juste Dieu ! !

Cette révélation était si effroyable que le pauvre garçon, hébété, regardait Gérard et ne trouvait rien à lui dire.

Une pareille douleur, tombant tout à coup sur sa première douleur, le rendait fou. Et il eut, en effet, un geste égaré, la main sur son front, les yeux singuliers.

Gérard lui prit l'autre main :

—Je te demande pardon du mal que je viens de te faire.

—Ah ! c'est horrible ! c'est horrible, ce que tu viens de me dire là... Ce misérable ! ce misérable est le père de Modeste ! le père de celle que j'aime !

—Robert... un peu de sang-froid... ne t'abandonne pas ainsi à ce chagrin, Robert, mon ami, mon frère...

—Ah ! tu en parles à ton aise, dit le jeune homme d'une voix haletante, j'ai le cœur brisé et je voudrais mourir !

—Allons il faut que tu vives...

—A quoi bon ?

—Il le faut, te dis-je... Il faut que tu reprennes courage, que tu patientes.

Modeste ! chère et adorée Modeste, te voilà perdue pour moi.

—Peut-être !

—Que veux-tu dire ?

—Tout à l'heure, tu déclarais que si le père était déshonoré, ce ne serait pas cependant pour toi une raison de ne point épouser Modeste.

—Oui, mais tout à l'heure j'ignorais qu'il s'agissait de Beaufort.

—Et moi je t'ai répondu : " Le père de Modeste n'est pas déshonoré, il ne peut pas l'être ! "

Robert regarda vaguement le médecin. Il ne comprenait pas.

—J'espère, dit-il, sombre et haineux, que l'échafaud vengera mon père... Que faut-il de plus, pour un déshonneur ?

—L'échafaud ! malheureux... si tu savais !

—Je sais qu'il y a une victime, mon père,—un assassin, Beaufort,—et je souhaite que la justice se montre sans pitié ni merci.

—Mon pauvre Robert ! mon pauvre Robert !... Et si Beaufort était innocent... innocent du crime dont on l'accuse ?

—Innocent ? Allons donc !...

—La justice ne peut-elle s'égarer... sur des indices réunis par un hasard malheureux... réunis peut-être par la ruse du vrai coupable ?

Robert releva les yeux de nouveau sur Gérard, les deux jeunes gens restèrent longtemps silencieux.

—Pourquoi me dis-tu cela ? fit Robert... Il est impossible que ce soit dans la vaine espérance de me rendre du courage... Il est impossible que tout ce que tu viens de me dire soit autant de paroles en l'air... Tu m'aimes trop pour cela... Tu es trop sérieux et grave... Que sais-tu ?

As-tu bien réfléchi à cette accusation portée contre M. Beaufort ?... Tu le connaissais de longue date, cet homme. Il venait parfois chez ton père. Sans être amis intimes, ils se voyaient. As-tu jamais rien remarqué chez lui qui pût faire soupçonner qu'il deviendrait un assassin ? Il était doux, aimant et triste. Il jouissait d'une excellente réputation. Il était riche. Il avait fait, en ces derniers temps, cela est vrai, de mauvaises affaires... mais bien que momentanément gêné, il était loin de la ruine...

Sa fortune, solidement assise, peut résister à un pareil choc... Dans quel but aurait-il assassiné ton père ! Pour le voler ?... C'est ce que dit l'accusation, mais cela ne tient pas debout. Pour se venger ? De quoi ?... Beaufort allait être lié à M. Valognes par des liens étroits d'amitié et même de parenté, puisque sa fille allait l'épouser. Car c'était là le motif du voyage de Beaufort à La Novice... Ton père et Beaufort parlaient de ton mariage... Une querelle ?... Non, il y a eu un guet-apens... l'enquête l'a prouvé.

—Tu sais assez bien que moi sur quoi repose l'accusation.

—Oui, mais le hasard... le hasard, je t'ai dit, ou la volonté du véritable criminel, a pu réunir ces preuves.

—Est-ce aussi le hasard qui t'a dicté sur la blessure de Beaufort le rapport médico-légal qui a été le point de départ de l'enquête ?

Gérard pâlit, baissa la tête.

—C'est vrai, dit-il, j'ai fait ce rapport... Je le recommencerais, s'il le fallait. Il conclut contre M. Beaufort, c'est encore vrai. Eh bien, Robert, ma parole doit être doublement grave et religieusement écoutée, lorsque moi, l'auteur de ce rapport, je déclare hautement que je crois à l'innocence de l'accusé.

—Ta croyance doit reposer sur des observations personnelles,—sur des révélations peut-être... Si tu ne mens pas, tu dois les faire connaître.

—S'il m'était possible de parler, d'intercéder hautement en faveur de Beaufort, il serait libre... N'ai-je pas toutes raisons pour cela ? Ne s'agit-il pas de venger ton père ? Ne s'agit-il pas de ton mariage avec Modeste ? Ne s'agit-il pas du mari de ma mère, du père de ma bien-aimée sœur ? Et mieux que tout cela, ne s'agit-il pas d'un innocent ?...

Innocent !... qu'en sais-tu ?... On dirait vraiment que tu n'as aucun doute à cet égard ?